

avec une farouche énergie. M. Mathieu s'était penché vers lui pour le secourir.

— Calmez-vous, malheureux ! lui dit-il avec une douceur sévère. Votre colère impie ne saurait atteindre celui qui est l'Eternel, l'Infini. Elle ne fait qu'aggraver vos souffrances et refroidir la pitié qui s'émeut à votre aspect.

En même temps il examinait la poitrine du moribond et remarquait qu'elle était trouée par plusieurs balles. Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître que les blessures étaient mortelles et que le misérable n'avait plus longtemps à souffrir.

— Patience, pauvre homme ! reprit M. Mathieu d'un ton compatissant et solennel. Dans quelques minutes, vous aurez le repos suprême.

— Oui, oui... dit le supplicié avec un ricanement diabolique, cela signifie que je serai crevé ! N'importe ! c'est trop attendre... Quand on fusille... on doit tuer roide... Les lâches ! ah ! qu'on les massacre ! A mort, les Vendéens ! Tue ! tue !

Et il continuait à se rouler dans la boue sanglante, fiévreux, convulsif, rugissant.

M. Mathieu exhorta de nouveau le moribond à se calmer.

— Si vous êtes un républicain, dit-il, soyez ferme et courageux devant le trépas.

— Un républicain, moi ! Jamais, mille démons ! A mort les républicains ! Qu'on les massacre ! Tue ! tue !

— Qu'êtes-vous donc alors ?

— Ce que je suis... Ah ! ah ! ah ! Par l'enfer ! je suis... un voleur !

— Vous ? dit le vieillard avec un geste de mépris.

— Eh bien ! quoi, je te scandalise ! Qu'est-ce que ça me fait, puisque tout à l'heure je ne serai qu'une chose inerte, une masse insensible, un néant ?

— En êtes-vous sûr, malheureux ?

— Triple imbécile ! Est-ce que nous avons une âme ? Est-ce que Dieu n'est pas une absurde invention ?

— Vous niez l'âme et vous niez Dieu, parce que vous êtes sans doute un grand coupable et que vous avez peur.

— Peur... de quoi ? Du châtimement éternel... de la damnation ? Si cela était pourtant ? Horreur !

— Tranquillisez-vous. Qui a cessé de vivre a expié. Tout se compense ici bas. La mort régénère l'âme, et Dieu est la source pure, inépuisable, où chacun de nous va se retremper.

— Alors tu ne crois pas ce que le dogme enseigne ?

— Je ne puis croire que le Maître sublime soit un inquisiteur et un bourreau durant l'éternité.

— Ah ! c'est bien, ce que tu dis là, vieillard, et cela me remue le cœur ! N'est-ce pas qu'une fin affreuse... une atroce agonie suffit à racheter toute une existence perverse et criminelle ? C'est que je souffre épouvantablement, vois-tu ! J'ai les veines en feu. Je brûle... j'ai soif... De l'eau... par pitié, de l'eau !

M. Mathieu portait une gourde suspendue à son côté. Elle était vide. Il s'empressa de la remplir à la fontaine et revint la présenter au moribond. Il lui souleva la tête pour l'aider à boire, mais aussitôt il recula en frémissant et en poussant un cri aigu.

— Gaétan d'Apremont ? proféra-t-il tandis que la tête retombait dans la boue et dans le sang ! Ah ! enfin !

Il y eut un terrible silence, entrecoupé de quelques lugubres gémissements. Puis le supplicié se souleva sur ses coudes et regarda autour de lui avec effarement.

— Qui m'a nommé ? soupira-t-il d'un ton creux et sourd comme l'écho d'une tombe. Pourquoi me repousse-t-on ?

Le visage de M. Mathieu se pencha sur celui de Gaétan. Ses yeux fulgurants aveuglèrent ceux du marquis.

— Ne me reconnais-tu pas, infâme ? s'écria le vieillard.

— Non... non, balbutia le misérable gentilhomme, dont les chairs frissonnaient.

— Ecoute alors ! Je suis un envoyé de la Providence, et je trouve en toi une preuve éclatante de la souveraine équité.

— Comment ? Que signifie ?

— Cela signifie qu'une main mystérieuse m'a conduit ici pour

que je puisse te contempler, souillé d'opprobre, rugissant de douleur ! Et je te contemple avec ravissement, car je suis vengé !

— Vengé ? Que vous ai-je fait ?

— Ce que tu m'a fait ? J'avais une fille : tu l'as trompée et tu l'as tuée ! J'étais un homme heureux : tu m'as broyé le cœur ?

— Qui donc êtes-vous ?

— Le père de Rose Mathieu ! Me reconnais-tu, à présent, suborneur, assassin ?

Par un effort violent, le marquis se dressa sur ses mains et envisagea le vieillard avec une expression de terreur ; puis il s'affaissa en murmurant :

— Oui... oui... je te reconnais... Oh ! la justice de Dieu !

— Tu y crois donc maintenant ?

— J'y crois... j'y crois... Va ! rassasie ta vue de mon humiliation, de mes tortures ! Apprends pourquoi je meurs si misérablement... J'ai volé la caisse de l'armée vendéenne... et on m'a pris... et on m'a fusillé... J'ai dix balles dans le corps... et je ne meurs pas ! et je brûle ! et j'ai soif ! De l'eau ! Mais non ! rien ! J'expie ! j'expie !

Et il se tordait comme un damné. M. Mathieu, debout, immobile, les bras croisés sur la poitrine, assistait au spectacle de cette horrible agonie sans paraître ému, sans donner un signe de pitié. Soudain le moribond se calma, ses traits contractés se détendirent, il souleva ses paupières au bord desquelles deux grosses larmes vinrent se suspendre, et il exhala une longue plainte d'où se détacha distinctement ce mot :

— Miséricorde !

M. Mathieu sentit se fondre la glace de son cœur. Saisi de commisération, il prit sa gourde, s'inclina de nouveau vers le marquis et lui dit :

— Bois.

Gaétan but avec avidité. Un éclair de joie resplendit sur son front.

— Merci ! murmura-t-il, et que Dieu vous récompense, pour votre charité,

Ses mains se joignirent comme s'il eût voulu prier, et il expira.

M. Mathieu demeura un instant immobile et pensif devant le cadavre de ce gentilhomme qui lui avait fait tant de mal et dont il venait d'avoir pitié.

— Rigoureux enchaînement des choses de ce monde ! réfléchit-il tout haut. Il a vécu dans toutes les souillures de l'âme : il est mort au milieu de la fange et de l'ignominie. Le doigt de Dieu est là !

Et il se remit en marche pour rejoindre le bataillon dont il était le chirurgien.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, lorsqu'un homme de mauvaise mine, enveloppé dans un manteau, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, parut sur la place déserte. Il regarda de tous côtés, s'étonna de ne voir personne, s'adossa contre un arbre et attendit. C'était Roch Duhoux, l'espion de Carrier, Roch Duhoux, devenu l'un des plus redoutables séides du terrible conventionnel qui depuis un mois gémissait Nantes comme commissaire général et y faisait régner la terreur dans sa plus violente atrocité.

— L'heure du rendez-vous a sonné, se dit l'estafier du consul nantais. Ils ne tarderont pas à venir.

Bientôt il aperçut, à quelques pas devant lui, le corps inerte du marquis d'Apremont. Il ne lui accorda d'abord qu'une attention distraite. Il avait trop l'habitude de rencontrer des cadavres sur son chemin pour s'émouvoir à la vue d'un homme mort. Cependant ses yeux ne tardèrent pas à se fixer sur le costume de Gaétan. En dépit des taches immondes qui en dissimulaient l'étoffe et la couleur, il remarqua que les vêtements étaient de velours bleu. Un chef royaliste pouvait seul être vêtu si élégamment. Cette remarque piqua la curiosité de Duhoux, qui voulut savoir ce qu'il en était. Il alla donc examiner les traits du supplicié, et proféra une exclamation pleine de surprise sarcastique.